

Monologue de séquence : « Lecture d'une œuvre intégrale : *Le Joueur* de Fiodor Dostoïevski, (1866) »

On appelle un monologue de séquence les réflexions qui guident l'enseignant dans la production de sa séquence. Il ne s'agit donc pas de donner une grille qui détaillerait les objectifs et les modalités de déroulement de la séquence. Le monologue de séquence ouvre « les possibles » pour comprendre les questionnements et les choix retenus par l'enseignant. Il s'agit donc de présenter au lecteur un processus réflexif de construction de séquence afin qu'il puisse, au-delà d'une simple inspiration ou aide que cette ressource propose, mener à son tour la fabrique de sa propre séquence.

Dans ce document, une enseignante formatrice de l'académie de Créteil partage ses réflexions sur les différentes manières d'interroger, *Le Joueur*, de Fiodor Dostoïevski, à l'aune du programme limitatif et de la thématique retenue pour les années 2021-2022 et 2022-2023, de l'objet d'étude de T^{ale} « *Le jeu : futilité, nécessité* ».

Selon les programmes, le thème conduit à s'interroger sur le caractère à la fois nécessaire et futile du jeu, sur ce qu'il implique dans la construction individuelle et collective de l'être humain, sur sa dimension culturelle, éthique, sociale et économique. Pourquoi l'homme a-t-il besoin de jouer ? En quoi la règle est-elle intrinsèque au jeu ? Mais pourquoi un tel espace de liberté et d'expérimentation peut-il conduire à l'aliénation ? Comment en définitive comprendre la place du jeu dans notre vie personnelle et sociale ?

Ce travail rend compte du mouvement entre l'œuvre, le programme, les intertextualités possibles, jusqu'aux problématiques envisagées. Il s'agit donc d'un monologue qui relate l'élaboration de la réflexion en vue de la conception d'une séquence. L'œuvre est mise en écho dans une relation d'interlocution avec d'autres œuvres de la littérature, de Platon à Cocteau, en passant par Pascal, Rousseau, Zola et Hugo.

Quelques pistes de réflexion possibles sur l'œuvre de Dostoïevski

Le Joueur

(Traduction d'André Markowicz)

Sophie Bitouzet

L'entrée en scène du jeu par le jeu amoureux

Pages 15-17 de « *Polina éclata de rire* » à « (...) je devais me rendre à la roulette ».

✓ **Le jeu entre les deux personnages: des sentiments entremêlés et confus**

Analyse du discours de Polina de « *Polina éclata de rire* » à « *Il faut que je vous préserve* » puis des pensées d'Alexeï de « *C'est comme si le sang m'était remonté à la tête* » à « (...) penser que je n'étais pas un homme » **par les réseaux lexicaux et les figures d'opposition.**

Prolongement possible de la réflexion sur la définition de l'amour (eros)

Support: **un extrait de la conférence d'André Comte-Sponville** (Hôpitaux Universitaires Genève, 2016).
« *L'amour est le désir et le désir est manque* » (Platon, *Le Banquet*)

<https://www.youtube.com/watch?v=UzPJ4FhrFXs>

Comment cet extrait de conférence nous éclaire-t-il sur les sentiments d'Alexeï ?

Modalités possibles de l'activité :

- Visionnage du premier extrait
- Echanges avec les élèves pour s'assurer de la compréhension
- Confrontation de la pensée platonicienne avec ce que décrit Alexeï dans le deuxième extrait étudié précédemment (pages 16 et 17 de « *C'est comme si le sang m'était remonté à la tête* » à « (...) penser que je n'étais pas un homme »)
- Distinguer eros, philia, agapè

Deuxième prolongement possible sur le jeu d'amour et de hasard entre Alexei et Polina :

Pages 26-28 « *Et pourtant, toute la journée d'hier* » à « *Voilà ce que c'est chez nous!* »

➤ Comme un jeu d'amour et du hasard, une relation marquée par l'inconstance.

➤ Activité possible: A faire dialoguer avec *La double inconstance, Marivaux, Acte II, scène 6*. Du début de la scène à « et me voilà bien embarrassé » (pages 71-73 *Le livre de poche*)

Résumé: Pour satisfaire son maître le Prince, Flaminia entreprend de briser l'amour de Silvia et Arlequin en séduisant ce dernier. Elle s'éprend du jeune homme.

Tandis qu'Arlequin s'épanche auprès de Flaminia, cette dernière lui laisse entendre qu'elle quittera bientôt la Cour.

Analyse de la construction de cette phrase: « il faut que j'aime Silvia, il faut que je vous garde, il ne faut pas que mon amour pâtisse de notre amitié, ni notre amitié de mon amour [...] »

La **répétition de la forme impersonnelle** (« il faut ») suggère une mise à distance.

Cependant, le **verbe impersonnel** « falloir » souligne le côté impérieux du choix que doit faire Arlequin ainsi que la **juxtaposition de ces deux propositions** (« il faut [...], il faut [...]»). L'une de ces deux propositions renvoie à ce qu'il se fixe comme étant son devoir (aimer Silvia) et l'autre comme étant une nécessité personnelle (garder Flaminia auprès de lui).

Enfin, le **chiasme** (« il ne faut pas que mon amour pâtisse de notre amitié, ni notre amitié de mon amour ») souligne la confusion dans laquelle se trouve Arlequin et l'embarras qui est le sien. Il est partagé entre Silvia qu'il doit aimer et Flaminia pour laquelle il nourrit une amitié qui se confond avec l'amour. Il met en parallèle ces deux femmes et l'affection qu'il leur porte, les confronte donc mais les lie également puisqu'elles sont réunies dans la même affirmation.

Intérêt de l'analyse: Cette phase, à elle seule, s'apparente à un instant de délibération du personnage, troublé, partagé entre son devoir moral et ses sentiments, commençant à comprendre qu'il ne pourra obtenir les deux femmes en même temps. Elle marque l'engagement d'Arlequin sur la voie de l'inconstance.

Or cette inconstance caractérise aussi la relation entre Alexei et Polina sous une autre forme: dans l'extrémité des attitudes et des discours.

Un joueur malgré lui?

Objectif: saisir la psychologie du personnage (le caractère passionné d'Alexeï qui va le conduire à la chute)

✓ Le profil d'un joueur

Dans le deuxième extrait (« *C'est comme si le sang m'était remonté à la tête* » à « (...) *penser que je n'étais pas un homme* »).

Activité possible: Demander aux élèves d'identifier les caractéristiques (traits de personnalité, attitudes, réflexions, etc) du profil d'un joueur puis de repérer ensuite ceux qui annoncent qu'Alexeï a déjà ce profil.

✓ Mais un joueur malgré lui ?

Extrait 1: Page 17 de « *Elle m'avait donné une chose à faire* » à « *je devais me rendre à la roulette* ».

Extrait 2: Pages 42-45 de « *Vous savez que je me permets de dire* » à « *je serai un autre homme – pas un esclave* » ou jusqu'à la fin du chapitre

Activités possibles:

- 1- Lecture de l'intégralité de l'extrait 1. Il semble que ce soit l'amour qui conduise en premier Alexeï au jeu. Polina demande à Alexeï de jouer les 700 florins pour elle.
 - 2- Lecture de l'intégralité de l'extrait 2. On dégage les principaux axes avec les élèves: le jeu, la passion amoureuse, la question de la dignité et de l'esclavage dans la passion, etc.
 - 2- Echanges autour d'une question de réflexion : « Agir par passion: quelle(s) action(s)? Quelle(s) limite(s)? » / « La passion est-elle toujours un esclavage? » / « Quelle place pour la raison? »
- Pour étayer les échanges, on peut proposer un extrait de « *Anthropologie du point de vue pragmatique* » III §81 et/ou *Le mythe de l'Attelage ailé* in *Phèdre* (246a-248c), Platon (Cf annexe)

✓ Un joueur pour lui

Chapitre II, page 18: rebondissement dès les premières lignes « *Je l'avouerai – cela me dérangeait; certes, j'avais décidé que je jouerais, mais je n'avais pas l'intention de commencer à jouer pour les autres.* »

Extrait qui permet de porter la conclusion: On apprend qu'il avait décidé de jouer mais pour lui car il se croit prédestiné à gagner. Polina n'est donc qu'un révélateur.

✓ Un joueur prédestiné ou un homme gagné par la folie ?

Page 42-53 : De « *Ecoutez: j'en ai la conviction* » à la fin du chapitre.

Analyse linéaire; repérage des éléments qui se rapportent à **l'idée de destin**.

Puis réflexion sur **le paradoxe entre le destin qui implique la fatalité et le jeu lié au hasard**

Pour aboutir à une réflexion sur **une première forme de folie du personnage** qui devient effrayant :

Pour cela on analyse le discours de Polina depuis les pages 43-44 avec les premiers signes d'inquiétude « *vous étiez tout à fait persuadé de gagner ici, à la roulette, et vous vouliez me convaincre de ne pas croire que vous étiez fou; ou vous étiez en train de plaisanter? Mais je me souviens que vous parliez d'une façon si sérieuse qu'il était impossible de croire que c'était une plaisanterie.* » jusqu'à la fin du chapitre.

Les chapitres II et XIII comme des monologues intérieurs ?

Objectif: prolonger la réflexion précédente et éclairer la psychologie du personnage

Pages 18 à 25

✓ Les réflexions profondes et personnelles

Entre « destin » et libre arbitre:

Déjà une forme de superstition, comme un « enjeu » avec le destin, une forme de transcendance. Un va et vient entre ses décisions (« *j'avais décidé que* ») et donc son libre arbitre et le destin auquel il prête foi.

Activité possible: analyse sémantique (« *possédé* », etc)

✓ Des sentiments extrêmes

Avec notamment l'univers crasse et mensonger:

- Le mensonge à travers les feuilletons russes mensongers qui décrivent des scènes d'Arcadie: or, luxe, etc.
 - L'univers moralement crasse: **choix du lexique péjoratif à étudier** (« *pouilleux* »; « *une sorte de saleté d'abjection morales* »)
- => Une distorsion à l'image de nos interrogations et doutes intérieurs.

✓ La réflexion sur le jeu

Réflexion personnelle qui se tisse. Au lecteur est tendue l'intimité du personnage, de sa pensée comme pour fixer un cadre de départ et nous entraîner dans sa pensée stricto sensu.

✓ **La forme**

Questions rhétoriques, se parle à lui-même, des instants poétiques

Activité possible: Les élèves écrivent eux-mêmes un monologue intérieur à partir de leur passion.

✓ **Le chapitre XIII :**

Pages 142-144 du début du chapitre à « (...) *les impressions ne sont plus du tout les mêmes.* »

Le même travail de réflexion est possible.

Pour travailler sur les personnages

✓ Première modalité possible

Un tableau comparatif avec les personnages et des entrées communes : identité primaire, caractéristiques physiques, morales, actions, évolution du personnage dans sa psychologie.

Limite de cette modalité : elle ne permet pas d'adapter précisément le questionnement à la dimension particulière de chaque personnage. Par ailleurs, elle risque d'enfermer les personnages et en faire des « archétypes ».

✓ Deuxième modalité possible

Un questionnement linéaire plus réflexif : la première apparition, ses caractéristiques, ce qui le définit, ses liens avec les autres personnages, son évolution, **ce qu'Alexeï en dit**.

✓ Troisième modalité possible

Suivre un personnage dans l'œuvre au choix de l'élève ou désigné par l'enseignant.
Trois personnages semblent incontournables: Alexeï, Polina et la grand-mère.

✓ Quatrième modalité possible

Un groupe pour chaque personnage ou personnage incontournable.

La grand-mère: le personnage central

✓ Par l'attente qu'elle engage:

- dans sa mort d'abord qui scelle toutes les relations des personnages (Pages 41-42: l'hypothèque et les télégrammes / pages 77-83 de « *Qu'en pensez-vous, pourquoi le général* » à « *Toutes les femmes sont comme ça* »)
- puis dans sa présence

Elle tient tout le monde en haleine : elle est le pivot des relations entre les personnages.

✓ Un élément perturbateur et un révélateur:

Omniprésente pour ce que sa mort peut représenter, tous les personnages focalisent sur ce personnage absent qui les lie dans leurs relations de dépendance financière, amoureuse, de pouvoir. L'intrigue est nouée à ce personnage. Son entrée au casino qui arrive tardivement dans l'œuvre (p.85), fait basculer l'histoire.

- Personnage pivot autour duquel tout le monde intrigue; seule elle n'est pas une intrigante.
- Les autres personnages se révèlent à son contact

✓ La première apparition:

- Une entrée triomphale : elle concentre tous les regards

p. 85-86 Du début du chapitre à « *qu'elle va mettre sens dessus dessous* » et p87-88 « *On transporta la grand-mère* » à « *soie noire et un bonnet blanc* ». L'entrée est concentrée sur ce qu'en perçoivent les autres.

Activité possible: Comparaison avec la première apparition d'un autre personnage (ex: [Quasimodo dans Notre Dame de Paris, V. Hugo](#))

- Une autorité et un caractère immédiatement révélés: les premiers mots de la grand-mère.
p.86 -87 de « *Eh bien, mon petit monsieur* » à « *où est-ce qu'ils habitent?* »

✓ **Une entrée fracassante**

Pages 88 de « *Que Dieu me pardonne!* » à la fin du chapitre.

Activités possibles:

- Analyse détaillée de la réaction de chaque personnage à la vue de la grand-mère (attitude, réactions, discours, etc)
- Analyse précise du discours de la grand-mère à l'égard de chacun des personnages présents.
- Emettre des hypothèses de lecture sur la suite de l'œuvre sur chacun des personnages et de l'évolution de leurs relations.

✓ **Conclusion sur l'entrée de la grand-mère**

Elle est à la fois un caractère et un visage: un personnage plus complexe, moins monolithique, plus en relief humain et dans lequel se côtoient des extrêmes: rudesse et douceur, folie et raison, foi et pragmatisme etc

On peut travailler sur son caractère à partir du chapitre X:

- « La princesse » : p. 98-99 pour analyser la manière dont elle est perçue et en conséquence traitée
- « La générale » : p. 99 et sq jusqu'à p.101 « *Bon, elle est où cette roulette?* » pour analyser la manière dont elle traite les autres.

La grand-mère agit comme un révélateur, comme le premier domino doit tomber pour entraîner tous les autres.

Le jeu en toute circonstance : jeu de langage et joute argumentative

Extraits à choisir dans l'intégralité de l'œuvre. Quelques exemples:

✓ Alexeï et le Français

P. 36-37: De « *Apprenant que j'avais tant perdu* » à « *remarqua le Français d'un air satisfait* ».

Une joute verbale remportée par Alexeï.

- Activité possible: Analyse de l'argumentation d'Alexeï et travail sur l'éloquence ici de ce personnage à partir de deux questions simples pour aiguiller les élèves:
- Reformulez les propos d'Alexeï.
 - Pourquoi son argumentation est-elle habile?

P.66-72 de « *Je viens vous voir pour une chose sérieuse* » à « *Tout chavira devant mes yeux* »

L'échange entre des Grioux et Alexeï. Alexeï semble mener la discussion et l'emporter cette fois encore jusqu'au retournement de situation avec l'irruption du mot de Polina.

✓ Alexeï et le général

P. 57 – 62 de « *Mon cher monsieur, permettez-moi* » à « (...) *et je m'empressai de sortir* »

Activité possible: Analyse du jeu de rôle (« *Plus ça allait, plus j'entrais dans le rôle* » p.58) puis de la stratégie déployée par Alexeï pour retourner la situation (à partir de « (...) *-pardonnez-moi : c'est de votre faute* » p.60 jusqu'à « (...) *et je m'empressai de sortir* » p. 62) : une démonstration digne d'une plaidoirie.

Ce travail sur les éléments du langage serait également possible entre Polina et Alexeï ou les premières interventions de la grand-mère au chapitre 9 qui agissent comme des révélateurs.

Le jeu, un miroir de la condition humaine

- Grande cupidité et cupidité mesquine: la question de la proportion comme outil de réflexion sur les inégalités entre les hommes.

➤ Analyse de cette expression: Page 20

« pour le gain et la conquête, ce n'est pas qu'à la roulette, c'est partout que les hommes n'ont jamais fait qu'une chose – se prendre et se gagner ce qu'ils pouvaient les uns aux autres. »

Puis lecture de la page 37 « La méthode allemande pour amasser les richesses » jusqu'à « une part indispensable et indivisible du capitale » page 39.

Les élèves résument la pensée d'Alexei.

Enfin cet extrait de J.-J.Rousseau, Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, 1755.

« Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques (...) l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons. » (cf annexe)

Objectif: dégager les points communs dans les deux réflexions sur la condition humaine.

Le jeu comme vitrine sociale

La racaille et l'honnête homme ou le face à face entre la plèbe et le gentleman :

Analyse pages 20-23 : De « *Ce qui paraissait le plus laid* » à « (...) *elle joue d'une façon très sale* »

➤ Activité simple de comparaison:

Qu'est-ce qui caractérise le gentleman dans son jeu et dans son rapport au jeu? Même question pour « *la racaille* ».

Le gentleman :

- joue pour se distraire, avec détachement, sans souci du gain ou de la perte
- L'hypocrisie le caractérise
- Une initiation avec la génération suivante

(Dans cet univers, des mères initient leurs filles de 15-16ans au jeu. Cela évoque le rite initiatique dans la Grèce antique pour passer dans le monde des hommes.)

- Il se divertit deux fois puisqu'en même temps il est au « *spectacle* » en observant « *la racaille* ».
- La fausse tempérance dans l'observation du spectacle de la racaille.

La plèbe:

- le *mauvais genre*: Alexeï se classe dans cette catégorie. Il observe pensant pouvoir maîtriser ses pulsions et comprendre le jeu de hasard de la roulette.

Vision chrétienne forte ici: Condamnation sous-jacente de l'orgueil ici. Il déclare même abandonner ses valeurs morales toujours trop étriquées face à ses projets.

Puis comparaison avec Pascal, *Pensées* -139. Divertissement. (cf annexe)

Modalité possible: relevé des points communs pour préparer la réflexion commune à l'oral, moment où on soulignera également les différences en recontextualisant (Pascal, le jansénisme, Dostoïevski, son rapport à Dieu, son addiction au jeu).

Points communs

- Vision très pessimiste de l'homme
- Les valeurs morales interrogées
- La misère de la condition humaine et la place du divertissement
- Le plaisir illusoire
- Le cheminement intellectuel personnel avec une double logique déductive et inductive
- La posture de l'observateur
- L'usage d'exemples pour illustrer l'argumentation
- Le point de vue ironique
- Le registre tragique
- Les paradoxes: ce qui devrait faire le bonheur mène au chaos; les hommes qui ne cherchent pas réellement ce qu'ils désirent.
- L'agitation humaine

Le jeu, un moyen de révolte? (entre révolte et rébellion?)

✓ Polina : jouer pour reconquérir son destin

Jouer pour sortir de sa dette et reprendre son destin en main

Pages 41-43: « *Comme j'étais moi-même très excité* » à « (...) *c'était le seul choix qui me restait* »

✓ Alexeï : la double révolte

Chapitre IV, pages 33-39: De « *Apprenant que j'avais tant perdu* » à « *C'est ce que je pense* »

1- Contre le général et le Français :

- analyse de la prise de parole

(Longueur de son discours par rapport à la parole des autres personnages; analyse du discours; etc)

2- Contre l'ordre social :

Le face-à-face entre le jeu et la vie capitaliste

✓ La générale

Jouer par curiosité mais aussi pour mécontenter tous ceux qui intriguent contre elle et désirent son décès pour hériter.

Chapitre IV: Un jeu devenu game ?

Page 24: un premier basculement: il joue

« Je décidai de fiche le camp (...) Pourtant, je posai une fois encore tous les 80 frédéric sur le pair »

Un premier frémissement. Mais il quitte la table. L'enjeu à ce stade reste Polina.

Au début on est bien dans le jeu définit par ses règles et ses objets.

Alexeï essaie de les comprendre, d'en saisir le fonctionnement, d'en dégager des statistiques, bref de le maîtriser.

« Mais j'observais, je prenais des notes; » (pages 32-33) Une attitude encore inscrite dans **une forme de raison**.

Mais il perd le contrôle et les rôles s'inversent.

➤ Analyse de ce passage: « Là, j'aurais dû me retirer mais j'ai éprouvé une sensation bizarre qui naissait en moi, quelque chose comme un défi au destin, une espèce de désir de lui faire la nique, de lui tirer la langue. J'ai misé la plus grosse somme autorisée (...) ».

- La perte de contrôle
- La naissance comme un monstre qui se développe au sein de ses entrailles
- La comparaison avec un défi : l'idée de la revanche qui est à interroger en parallèle et par opposition avec la conquête, celle de Polina
- Le désir: c'est le désir qui guide la vie mais qui doit trouver ses limites pour ne pas entrer dans la toute-puissance et donc dans la perversion
- « faire la nique; tirer la langue »: comme un retour dans l'enfance; une réaction enfantine qui à la fois se marie avec la toute-puissance et en même temps s'y oppose. Comme un retour en enfance quand on ne se maîtrise plus donc quand on devient grabataire ce qui rejoint le passage suivant après sa perte: « (...) complètement hébété. Je ne comprenais même pas ce qui m'arrivait et je n'ai pu annoncer ma débâcle à Polina Alexandrovna que juste avant le dîner. Jusque-là, j'avais erré dans le parc. ».

Le jeu devient *game* dans une certaine mesure car progressivement on s'aperçoit que l'ensemble impose ses règles. Il glisse vers la **passion**.

Vers l'addiction

✓ Le côté à côté de deux joueurs et de deux caractères: entre foi et rationalisme

• Alexei: un joueur qui se croit prédestiné à gagner

Cf diapo intitulée « Un joueur malgré lui? ».

• La grand-mère: une curiosité impétueuse

La curiosité : page 101 « Bon, elle est où cette roulette? » jusqu'à « Ouvre la marche, Alexei Ivanovitch! »

Une autre entrée triomphale: pages 104-106 « C'est en triomphe que nous entrâmes dans le casino » à « (...) parmi les spectateurs ».

Un premier profil de joueur « fou » qui provoque un mouvement de dégoût chez elle : p. 106-107 « Au début la grand-mère observa les joueurs » jusqu'à « la grand-mère porta ses yeux de l'autre côté ».

Un deuxième profil qui pique sa curiosité en contre-portrait puisque cette fois c'est la rationalité qui semble primer: page 108 « Là, à gauche, à l'autre bout de la table » jusqu'à « (...) on mise comment? ».

✓ De la première mise à la frénésie naissante

Page 108 « J'expliquai, dans la mesure de mes forces (...) » à la fin du chapitre

Intérêt de l'étude du passage:

- La grand-mère vire progressivement de la curiosité raisonnable à la passion dévorante.
- Un côté à côté de deux joueurs : Alexei essaie de raisonner la grand-mère (« Il semblait inutile de discuter. La roue tourna. ») alors qu'il est lui-même un joueur (« Moi aussi, j'étais un joueur; c'est ce que je sentis à cette minute précise. Tous mes membres tremblaient, j'avais la tête en feu. »)
- La grand-mère s'arrête aussi net qu'elle a commencé à jouer (« Suffit! On rentre! »). Ce n'est donc qu'un prélude à l'addiction.

✓ L'addiction et la chute

• Une chute annoncée

Chapitre XI, pages 114 à 116: « (...) qu'elle s'était faite une devise: danger! Danger! »

Etude en parallèle d'E. Zola, L'assommoir, chapitre 7 (Cf. annexe)

Activité possible: dégager les points communs et les différences:

- Théâtralité de la scène (le triomphe de la grand-mère et de Gervaise, un cérémonial, un public fasciné)
- L'intérêt sociologique de ces deux textes (le rôle des individus présents, le rapport à la nourriture/à l'argent, les représentations symboliques et les indices de destruction.
- Deux passages centraux qui présentent le point culminant d'une réussite pour chacun des deux personnages. S'en suit dans les deux cas, un chemin de déchéance.

Activité possible: dégager les échos entre les scènes suivantes

- Pages 140 - 141 (« Un petit Polak s'était collé à ses basques (...) » à « (...) les gens riaient partout »)
- Pages 144 - 147 (« Les Polonais qui dirigeaient la grand-mère (...) » à « ils furent enfin chassés par les valets. »)
- Les Tricheurs, Le Caravage (v.1595)

Les symboles (la plume), le jeu, la tricherie, le vol, etc,



- **Une addiction manifeste**

P. 125 (« *Nous entendîmes dans l'instant trois coups (...)* ») à p. 128.

Activités possibles:

- Relevé de tous les éléments/symptômes qui prouvent que la grand-mère succombe à l'addiction au jeu. (Perte du sommeil, obsession, désintérêt pour le monde alentours, irritabilité, impatience, repères brouillés, violence, etc)
- Comparaison avec l'article de Le Figaro sur l'addiction aux jeux vidéos: <https://sante.lefigaro.fr/article/1-addiction-aux-jeux-video-est-desormais-reconnue-comme-une-maladie-par-l-oms/>
- A partir de la p. 128-129, analyse en cours dialogué de la pulsion de vie (éros) et de mort (thanatos) et de la convocation du religieux.
- L'escalade (à partir de la p. 130 « *Il y a des agents de change ici?* ») jusqu'à la frénésie et la ruine (p.134 « *A la maison! cria la grand-mère.* »)

- **Alexeï et la grand-mère: deux destins différents**

➤ **La grand-mère**

P. 134: « *Elle ne dit pas un mot jusqu'à l'allée (...)* »

Activité possible: écriture d'un monologue intérieur sur ce qu'elle vient de vivre.

P. 134-139: « *Elle ne dit pas un mot jusqu'à l'allée (...)* » à « *Allez, file!* »

Activité possible: Analyse des éléments de caractère qui peuvent éventuellement annoncer une issue heureuse pour la grand-mère (générosité, amour, foi, projets, etc)

La grand-mère est caractéristique de l'homme chez Dostoïevski qui, selon lui, hésite sans cesse entre le bien et le mal.

La rechute : p. 140 « *Il y a madame qui s'inquiète (...)* » à « *Allez, levez-moi, portez!* »

La leçon : p.155 - 156 « *Bonjour, mon bon Alexei Ivanovitch (...)* » à « *(...) moi, je l'attendrai.* »

Enoncée comme la morale d'une fable ou d'un conte « *Je n'accuserai plus les jeunes d'être frivoles* »; « *C'est vrai, ce qu'on dit que Dieu peut même vous accabler dans la vieillesse pour vous punir de votre orgueil.* »

La grand-mère qui a tout de même perdu une fortune tire la leçon de ses excès.

➤ Alexei demeure esclave

Le basculement

Chapitre XIV surtout à partir de la page 161 :

- La révélation de Polina: « *Alors, tu veux toi-même que je te quitte (...)* »
- Le basculement: p. 161-162 de « *Oui, il peut arriver que l'idée la plus délirante (...)* » à « *(...) qui ne pouvait arriver qu'obligatoirement.* »

Activité possible: analyse grammaticale: les noms et les adverbes.

Miser sa passion amoureuse

p. 163 – 169 de « *Je sortis mes vingt frédéric d'or* » jusqu'à la fin du chapitre.

Activité possible: Engager une réflexion sur cette citation: « *Le jeu, parce qu'il est une situation artificielle, fait paraître l'artifice de toute passion* » **A. Comte-Sponville**

Pour prolonger la réflexion sur l'hybris (démésure, paranoïa) et l'enjeu de pouvoir des pages 168-169

Aristophane, Les Guêpes (Ve s. av. J.-C.) et le personnage de Philocléon. Dans cette tragédie, la figure du tyran se dessine clairement et particulièrement l'« hybris » du tyran. Sa démesure s'exprime dans sa dimension maniaque avec sa tribunalite aiguë.

Ou encore...

Serge Joncour, « *Et Mat* » in *Situations délicates* (2001) pages 93-96.

Une partie d'échecs entre un gamin de 10 ans et un adulte. L'adulte perd et cherche un moyen de prendre sa revanche.

Intérêt: Sous un angle comique, cette nouvelle traite de la question du jeu, du regard des autres et de l'enjeu de pouvoir lié au gain.

Le basculement définitif:

Chapitre XV et particulièrement p. 179 où son « *amour était comme passé au second plan* » et où Alexeï entre chez Melle Blanche.

Activité possible: p.170 à 179 du début du chapitre à « *cette famille n'existe plus* ». Les élèves écrivent un résumé analytique des événements et des échanges entre les personnages.

La dérive

Le départ à Paris avec Melle Blanche: p. 180 à la fin du chapitre.

Paris: chapitre XVI - Il laisse Melle Blanche tout dépenser pour pouvoir retourner à la table de jeu qui l'obsède. Tout le reste l'ennuie: il choisit de s'enivrer tous les soirs tant il s'ennuie. Melle Blanche finit par épouser le général pour « *entrer dans la bonne société* » et Alexeï part avec 500 francs en poche.

Activités possibles:

- Les élèves focalisent sur le personnage de Melle Blanche et repèrent sur l'ensemble du chapitre tous les éléments qui renvoient à la décadence (alcool, dépenses excessives, obsession du jeu, les manipulations, etc) qui elle-même annonce la déchéance à suivre.
- Analyse ensuite de *l'extrait du chapitre X, Nana, Emile Zola (Cf annexe)* : Le portrait d'une prostituée de luxe; l'ascension sociale; la corruption du personnage; la critique d'une bourgeoisie riche et vicieuse; etc.

Ou encore l'excipit de [Bel-Ami](#), Maupassant (Cf annexe) qui critique la société de la même époque à travers le personnage qui connaît une grande ascension sociale.

A la fin : il mise sa vie

Chapitre XVII

S'ouvre comme le chapitre XIII sur une réflexion personnelle (p.197-198 jusqu'à « (...) *tant qu'il existe encore !* »).

Puis il retrace son parcours de ville en ville, de maître en maître, de travail en travail, son passage en prison pour dettes, le jeu encore et toujours pour lequel il se prive de manger et de boire.

La rencontre avec Mr. Astley qui paraît fortuite au départ et dont on apprend ensuite qu'elle est à la demande de Polina.

Il mise littéralement sa vie:

- en subsistance avec ses derniers sous : l'existence ou le jeu.
- en essence en abandonnant le retour possible auprès de Polina.

Activités possibles:

- Analyse du rebondissement où Mr. Astley apprend à Alexeï que Polina l'aime toujours (p. 207-209 de « *Vous dites des abominations* » à « (...) *Mr. Astley repartit.* ») Pour la deuxième fois, Mr. Astley prédit à Alexeï ce qui va advenir de lui.
- Puis analyse de la dimension tragique du passage suivant p.209-210 de « *Non, il n'a pas raison !* » à la fin.
- Pour prolonger la réflexion: analyse de l'extrait de [La Machine infernale](#), Jean Cocteau (1932) (Cf. annexe)

Autres pistes d'analyse qui peuvent être exploitées :

Les enjeux de l'espace-temps

Des univers clos:

- L'espace du casino
- Le bureau du général
- La chambre d'Alexeï
- La chambre de la grand-mère

Etc.

Toujours des univers confinés qui évoquent le huis-clos.

Les espaces plus vastes comme l'évocation d'un pays ne se rapportent qu'aux considérations générales.

Pour toutes les relations entre les personnages: toujours des espaces resserrés, intimes.

Pour prolonger: Sartre, *Huis clos*, scène 5, de « *Allons ! Allons ! Ne perds pas courage* » à « *l'enfer, c'est les Autres* », 1944, éd. Folio, p. 89 à 93

Le jeu un révélateur des tempéraments chez tous les personnages

Choisir un extrait dans les chapitres XIII et suivants.

Annexe: Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*

L'acclamation fut unanime ; on se précipita vers la chapelle. On en fit sortir en triomphe le bienheureux pape des fous. Mais c'est alors que la surprise et l'admiration furent à leur comble ; la grimace était son visage.

Ou plutôt toute sa personne était une grimace. Une grosse tête hérissée de cheveux roux, entre les deux épaules une bosse énorme dont le contre-coup se faisait sentir par-devant ; un système de cuisses et de jambes si étrangement fourvoyées qu'elles ne pouvaient se toucher que par les genoux, et, vues de face, ressemblaient à deux croissants de faucilles qui se rejoignent par la poignée ; de larges pieds, des mains monstrueuses ; et, avec toute cette difformité, je ne sais quelle allure redoutable de vigueur, d'agilité et de courage ; étrange exception à la règle éternelle qui veut que la force, comme la beauté, résulte de l'harmonie. Tel était le pape que les fous venaient de se donner.

On eût dit un géant brisé et mal ressoudé. Quand cette espèce de cyclope parut sur le seuil de la chapelle, immobile, trapu, et presque aussi large que haut ; *carré par la base*, comme dit un grand homme ; à son surtout mi-partie rouge et violet, semé de campanules d'argent, et surtout à la perfection de sa laideur, la populace le reconnut sur-le-champ, et s'écria d'une voix :

– C'est Quasimodo, le sonneur de cloches ! c'est Quasimodo, le bossu de Notre-Dame ! Quasimodo le borgne ! Quasimodo le bancal ! Noël ! Noël !

On voit que le pauvre diable avait des surnoms à choisir.

– Gare les femmes grosses ! criaient les écoliers.

– Ou qui ont envie de l'être, reprenait Joannes.

Les femmes en effet se cachaient le visage.

– Oh ! le vilain singe, disait l'une.

– Aussi méchant que laid, reprenait une autre.

– C'est le diable, ajoutait une troisième.

– J'ai le malheur de demeurer auprès de Notre-Dame ; toute la nuit je l'entends rôder dans la gouttière.

– Avec les chats.

- Il est toujours sur nos toits.
- Il nous jette des sorts par les cheminées.
- L'autre soir, il est venu me faire la grimace à ma lucarne. Je croyais que c'était un homme. J'ai eu une peur ! [...]
- Oh ! la déplaisante face de bossu !
- Oh ! la vilaine âme !
- Buah !

Les hommes au contraire étaient ravis, et applaudissaient.

Quasimodo, objet du tumulte, se tenait toujours sur la porte de la chapelle, debout, sombre et grave, se laissant admirer.

Un écolier, Robin Poussepain, je crois, vint lui rire sous le nez, et trop près. Quasimodo se contenta de le prendre par la ceinture, et de le jeter à dix pas à travers la foule. Le tout sans dire un mot.

Maître Coppenole, émerveillé, s'approcha de lui.

– Croix-Dieu ! Saint-Père ! tu as bien la plus belle laideur que j'aie vue de ma vie. Tu mériterais la papauté à Rome comme à Paris.

En parlant ainsi, il lui mettait la main gaiement sur l'épaule. Quasimodo ne bougea pas. Coppenole poursuivit.

– Tu es un drôle avec qui j'ai démangeaison de ripailler [...]. Que t'en semble ?

Quasimodo ne répondit pas.

– Croix-Dieu ! dit le chaussetier, est-ce que tu es sourd ?

Il était sourd en effet.

Annexe

J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755.

« Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques (...) l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons. »

« Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique, en un mot tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent, sains, bons, et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature, et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce¹ indépendant.

Mais, dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre, dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons.

1. Ici, "commerce" : ensemble des relations entre les hommes.

Annexe

Blaise Pascal, Pensées, 1670

139. Divertissement.

Quand je m'y suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où ils s'exposent, dans la cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, j'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place, ou n'achèterait une charge à l'armée si cher que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville, et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir. Mais quand j'ai pensé de plus près, et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir les raisons, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près.

Quelque condition qu'on se figure où l'on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la royauté est le plus beau poste du monde, et cependant qu'on s'en imagine accompagné de toutes les satisfactions qui peuvent le toucher. S'il est sans divertissement, et qu'on le laisse considérer et faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra point ; il tombera par nécessité dans les vues qui le menacent des révoltes qui peuvent arriver et enfin de la mort et des maladies qui sont inévitables, de sorte que s'il est sans ce qu'on appelle divertissement, le voilà malheureux, et plus malheureux que le moindre de ses sujets qui joue et se divertit.

De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit d'avoir l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre qu'on court ; on n'en voudrait pas, s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mol et paisible et qui nous laisse penser à notre malheureuse

condition, qu'on recherche ni les dangers de la guerre, ni la peine des emplois, mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser et nous divertit. De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement. De là vient que la prison

Le roi est environné de gens qui ne pensent qu'à divertir le roi, et l'empêcher de penser à lui. Car il est malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense. Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui font sur cela les philosophes, et qui croient que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lièvre qu'ils ne voudraient pas avoir acheté, ne connaissent guère notre nature. Ce lièvre ne nous garantirait pas de la vue de la mort et des misères, mais la chasse qui nous en détourne nous en garantit.

Annexe

La double inconstance, Marivaux, Acte II, scène 6. Du début de la scène à « *et me voilà bien embarrassé* » (pages 71-73 Le livre de poche)

Scène VI

ARLEQUIN, FLAMINIA.

Arlequin.

Cela est terrible ! Je n'ai trouvé ici qu'une personne qui entend la raison, et l'on vient chicaner ma conversation avec elle. Ma chère Flaminia, à présent, parlons de Silvia à notre aise ; quand je ne la vois point, il n'y a qu'avec vous que je m'en passe.

Flaminia, *d'un air simple*.

Je ne suis point ingrate ; il n'y a rien que je ne fisse pour vous rendre contents tous deux ; et d'ailleurs vous êtes si estimable, Arlequin, que, quand je vois qu'on vous chagrine, je souffre autant que vous.

Arlequin.

La bonne sorte de fille ! Toutes les fois que vous me plaignez, cela m'apaise ; je suis la moitié moins fâché d'être triste.

Flaminia.

Pardi ! qui est-ce qui ne vous plaindrait pas ? Qui est-ce qui ne s'intéresserait pas à vous ? Vous ne connaissez pas ce que vous valez, Arlequin.

Arlequin.

Cela se peut bien ; je n'y ai jamais regardé de si près.

Flaminia.

Si vous saviez combien il m'est cruel de n'avoir point de pouvoir ! si vous lisiez dans mon cœur !

Arlequin.

Eh ! je ne sais point lire ; mais vous me l'expliquerez. Par la mardi ! je voudrais n'être plus affligé, quand ce ne serait que pour le souci que cela vous donne ; mais cela viendra.

Flaminia.

Non, je ne serai jamais témoin de votre contentement ; voilà qui est fini ; Trivelin causera, l'on me séparera d'avec vous ; et que sais-je, moi, où l'on m'emmènera ? Arlequin, je vous parle peut-être pour la dernière fois, et il n'y a plus de plaisir pour moi dans le monde.

Arlequin, *triste*.

Pour la dernière fois ! J'ai donc bien du guignon ! Je n'ai qu'une pauvre maîtresse, ils me l'ont emportée ; vous emporteraient-ils encore ? et où est-ce que le prendrai du courage pour endurer tout cela ? Ces gens-là croient-ils que j'ai un cœur de fer ? Ont-ils entrepris mon trépas ? Seront-ils aussi barbares ?

Flaminia.

En tout cas, j'espère que vous n'oublierez jamais Flaminia, qui n'a rien tant souhaité que votre bonheur.

Arlequin.

M'amie, vous me gagnez le cœur. Conseillez-moi dans ma peine ; avisons-nous ; quelle est votre pensée ? Car je n'ai point d'esprit, moi, quand je suis fâché. Il faut que j'aime Silvia ; il faut que je vous garde ; il ne faut pas que mon amour pâtisse de notre amitié, ni notre amitié de mon amour ; et me voilà bien embarrassé.

Annexe

« On voit facilement que les passions – par le fait qu'elles peuvent se concilier avec la réflexion la plus tranquille et ne doivent pas être considérées comme l'émotion, qu'elles ne sont ni impétueuses ni passagères, mais qu'elles peuvent s'enraciner et se concilier avec le raisonnement – portent la plus grande atteinte à la liberté, et que si l'émotion est une ivresse, la passion est une maladie, qui résiste à tous les moyens thérapeutiques, et qui est pire que tous ces mouvements passagers de l'âme, qui du moins excitent la résolution de l'améliorer, tandis que la passion est un enchantement qui exclut l'amélioration morale. (...)

L'émotion ne porte qu'une atteinte momentanée à la liberté et à l'empire de soi. La passion l'abandonne et trouve son plaisir et son contentement dans le sentiment de la servitude. Et, comme la raison ne cesse cependant pas de faire appel à la liberté interne, l'infortuné soupire dans ses fers, sans toutefois pouvoir les briser, parce qu'ils se sont pour ainsi dire soudés avec ses membres. »

E. Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique*, III §81 (trad.M. Foucault)

Annexe: Le mythe de l'Attelage ailé

Comparons l'âme aux forces réunies d'un attelage ailé et d'un cocher. Les coursiers et les cochers des dieux sont tous excellents et d'une excellente origine ; [246b] mais les autres sont bien mélangés. Chez nous autres hommes, par exemple, le cocher dirige l'attelage, mais des coursiers l'un est beau et bon et d'une origine excellente, l'autre est d'une origine différente et bien différent : d'où il suit que chez nous l'attelage est pénible et difficile à guider.

C'est ici qu'il faut tâcher d'expliquer d'où vient entre les êtres vivants la distinction de mortels et d'immortels. L'âme en général prend soin de la nature inanimée, et fait le tour de l'univers sous diverses formes. [246c] Tant qu'elle est parfaite et conserve ses ailes dans toute leur force, elle plane dans l'éthérée, et gouverne le monde entier; mais quand ses ailes tombent, elle est emportée ça et là, jusqu'à ce qu'elle s'attache à quelque chose de solide, où elle fait dès lors sa demeure. L'âme s'étant ainsi approprié un corps terrestre, et ce corps paraissant se mouvoir lui-même à cause de la force qu'elle lui communique, on appelle être vivant cet assemblage d'un corps et d'une âme, et on y ajoute le nom de mortel. Quant à celui d'immortel, il n'est point le résultat d'une démonstration, nous le composons sur de simples conjectures; et sans avoir jamais vu Dieu et sans le comprendre suffisamment, [246d] nous disons que c'est un être vivant immortel dont le corps et l'âme sont de leur nature éternellement unis. Mais qu'il en soit ce qu'il plaira à Dieu, et qu'on se serve de tels noms que l'on voudra ; revenons à la cause qui fait que les âmes perdent leurs ailes. La voici, je crois :

La vertu des ailes est de porter ce qui est pesant vers les régions supérieures habitées par les dieux, et elles participent plus que toutes les choses corporelles à ce qui est divin. Or, ce qui est divin [246e] c'est le beau, le vrai, le bien, et tout ce qui leur ressemble. Voilà ce qui nourrit et fortifie principalement les ailes de l'âme ; au contraire tout ce qui est laid et mauvais les gêne et les détruit. Or, le chef suprême, Jupiter, s'avance le premier, conduisant son char ailé, ordonnant et gouvernant toutes choses. Après lui vient l'armée des dieux et des démons divisée en onze tribus; car Vesta reste seule dans le palais des immortels, [247a] mais les onze autres grandes divinités marchent chacune à la tête d'une tribu, dans le rang qui leur a été assigné. Alors que de spectacles ravissants, que d'évolutions majestueuses animent l'intérieur du ciel, tandis que les bienheureux remplissent leurs divines fonctions, accompagnés de tous ceux qui veulent ou qui peuvent les suivre, car l'envie réside loin du chœur céleste ! Lorsqu'ils reviennent au banquet somptueux qui les attend, et qu'ils montent [247b] au sommet le plus élevé de la voûte céleste, les chars des immortels, toujours en équilibre, s'avancent avec légèreté ; les autres gravissent avec peine ;

car le mauvais coursier s'appesantit, penche et se précipite vers la terre, s'il n'a pas été bien élevé par son cocher. C'est la dernière et la plus grande épreuve que l'âme ait à soutenir. Les âmes de ceux que nous avons appelés immortels, après s'être élevées jusqu'au plus haut du ciel, en franchissent le faite, et vont se placer en dehors sur la partie convexe de sa voûte; et tandis qu'elles s'y tiennent, le mouvement circulaire les emporte [247c] autour du ciel, dont elles contemplent pendant ce temps la forme extérieure.

Le lieu qui est au-dessus du ciel, aucun de nos poètes ne l'a encore célébré; aucun ne le célébrera jamais dignement. Voici pourtant ce qui en est, car il ne faut pas craindre de publier la vérité, surtout quand on parle sur la vérité. L'essence véritable, sans couleur, sans forme, impalpable, ne peut être contemplée que par le guide de l'âme, l'intelligence. Autour de l'essence est la place de la vraie science. [247d] Or, la pensée des dieux, qui se nourrit d'intelligence et de science sans mélange, comme celle de toute âme qui doit remplir sa destinée, aime à voir l'essence dont elle était depuis longtemps séparée, et se livre avec délices à la contemplation de la vérité, jusqu'au moment où le mouvement circulaire la reporte au lieu de son départ. Dans ce trajet, elle contemple la justice, elle contemple la sagesse, elle contemple la science, non point celle où entre le changement, ni celle qui se montre différente [247e] dans les différents objets qu'il nous plaît d'appeler des êtres, mais la science telle qu'elle existe dans ce qui est l'être par excellence. Après avoir ainsi contemplé toutes les essences et s'en être abondamment nourrie, elle replonge dans l'intérieur du ciel et revient au palais divin; aussitôt qu'elle arrive, le cocher conduisant les coursiers à la crèche, répand devant eux l'ambrosie et leur verse le nectar. [248a] Telle est la vie des dieux. Parmi les autres âmes, celle qui suit le mieux les âmes divines, et qui leur ressemble le plus, élève la tête de son cocher au-dessus des régions supérieures, et les parcourt ainsi emportée par le mouvement circulaire; mais en même temps troublée par ses coursiers, elle a beaucoup de peine à contempler les essences. Une autre tantôt s'élève et tantôt s'abaisse; la fougue irrégulière de ses coursiers leur fait apercevoir certaines essences, mais l'empêche de les contempler toutes. Les dernières suivent de loin, brûlant du désir de contempler la région supérieure du ciel, mais ne pouvant y atteindre; le mouvement circulaire les emporte dans l'espace inférieur; elles se renversent, se précipitent [248b] l'une sur l'autre pour tâcher de se devancer; on se presse, on combat, on sue, et par la maladresse des cochers, beaucoup de ces âmes sont estropiées, beaucoup d'autres perdent une grande partie des plumes de leurs ailes, et toutes, après de pénibles et inutiles efforts, s'en vont frustrées de la vue de l'être, et se repaissent de conjectures pour tout aliment.

Platon, *Phèdre* (246a – 248c)

Annexe:

Emile Zola, *L'Assommoir*, chapitre 7, p. 240-241 (Le livre de poche)

« Mais tout rentra dans l'ordre, Gervaise et maman Coupeau arrivaient pour déboucher l'oie. À la grande table, on respirait, renversé sur les dossiers des chaises. Les hommes déboutonnaient leur gilet, les dames s'essuyaient la figure avec leur serviette. Le repas fut comme interrompu ; seuls, quelques convives, les mâchoires en branle, continuaient à avaler de grosses bouchées de pain, sans même s'en apercevoir. On laissait la nourriture se tasser, on attendait. La nuit, lentement, était tombée ; un jour sale, d'un gris de cendre, s'épaississait derrière les rideaux. Quand Augustine posa deux lampes allumées, une à chaque bout de la table, la débandade du couvert apparut sous la vive clarté, les assiettes et les fourchettes grasses, la nappe tachée de vin, couverte de miettes. On étouffait dans l'odeur forte qui montait. Cependant, les nez se tournaient vers la cuisine, à certaines bouffées chaudes.

– Peut-on vous donner un coup de main ? cria Virginie.

Elle quitta sa chaise, passa dans la pièce voisine. Toutes les femmes, une à une, la suivirent. Elles entourèrent la rôtière, elles regardèrent avec un intérêt profond Gervaise et maman Coupeau qui tiraient sur la bête. Puis, une clameur s'éleva, où l'on distinguait les voix aiguës et les sauts de joie des enfants. Et il y eut une rentrée triomphale : Gervaise portait l'oie, les bras raidis, la face suante, épanouie dans un large rire silencieux ; les femmes marchaient derrière elle, riaient comme elle ; tandis que Nana, tout au bout, les yeux démesurément ouverts, se haussait pour voir. Quand l'oie fut sur la table, énorme, dorée, ruisselante de jus, on ne l'attaqua pas tout de suite. C'était un étonnement, une surprise respectueuse, qui avait coupé la voix à la société. On se la montrait avec des clignements d'yeux et des hochements de menton. Sacré matin ! quelle dame ! quelles cuisses et quel ventre ! »

Annexe: Emile Zola, *Nana*, extrait du chapitre X

« Alors, Nana devint une femme chic, rentière de la bêtise et de l'ordure des mâles, marquise des hauts trottoirs. Ce fut un lançage brusque et définitif, une montée dans la célébrité de la galanterie, dans le plein jour des folies de l'argent et des audaces gâcheuses de la beauté. Elle régna tout de suite parmi les plus chères. Ses photographies s'étalaient aux vitrines, on la citait dans les journaux. Quand elle passait en voiture sur les boulevards, la foule se retournait et la nommait, avec l'émotion d'un peuple saluant sa souveraine; tandis que, familière, allongée dans ses toilettes flottantes, elle souriait d'un air gai, sous la pluie de petites frisures blondes, qui noyaient le bleu cerné de ses yeux et le rouge peint de ses lèvres. Et le prodige fut que cette grosse fille, si gauche à la scène, si drôle dès qu'elle voulait faire la femme honnête, jouait à la ville les rôles de charmeuse, sans un effort. C'étaient des souplesses de couleuvre, un déshabillé savant, comme involontaire, exquis d'élégance, une distinction nerveuse de chatte de race, une aristocratie du vice, superbe, révoltée, mettant le pied sur Paris, en maîtresse toute-puissante. Elle donnait le ton, de grandes dames l'imitaient.

L'hôtel de Nana se trouvait avenue de Villiers, à l'encoignure de la rue Cardinet, dans ce quartier de luxe, en train de pousser au milieu des terrains vagues de l'ancienne plaine Monceau. Bâti par un jeune peintre, grisé d'un premier succès et qui avait dû le revendre, à peine les plâtres essuyés, il était de style Renaissance, avec un air de palais, une fantaisie de distribution intérieure, des commodités modernes dans un cadre d'une originalité un peu voulue. Le comte Muffat avait acheté l'hôtel tout meublé, empli d'un monde de bibelots, de fort belles tentures d'Orient, de vieilles crédences, de grands fauteuils Louis XIII; et Nana était ainsi tombée sur un fonds de mobilier artistique, d'un choix très fin, dans le tohu-bohu des époques. Mais, comme l'atelier, qui occupait le centre de la maison, ne pouvait lui servir, elle avait bouleversé les étages, laissant au rez-de-chaussée une serre, un grand salon et la salle à manger, établissant au premier un petit salon, près de sa chambre et de son cabinet de toilette. Elle étonnait l'architecte par les idées qu'elle lui donnait, née d'un coup aux raffinements du luxe, en fille du pavé de Paris ayant d'instinct toutes les élégances. Enfin, elle ne gâta pas trop l'hôtel, elle ajouta même aux richesses du mobilier, sauf quelques traces de bêtise tendre et de splendeur criarde, où l'on retrouvait l'ancienne fleuriste qui avait rêvé devant les vitrines des passages. »

Annexe: Excerpt de *Bel-Ami*, Maupassant

« Bel-Ami, à genoux à côté de Suzanne, avait baissé le front. Il se sentait en ce moment presque croyant, presque religieux, plein de reconnaissance pour la divinité qui l'avait ainsi favorisé, qui le traitait avec ces égards. Et sans savoir au juste à qui il s'adressait, il la remerciait de son succès.

Lorsque l'office fut terminé, il se redressa, et donnant le bras à sa femme, il passa dans la sacristie. Alors commença l'interminable défilé des assistants. Georges, affolé de joie, se croyait un roi qu'un peuple venait acclamer. Il serrait des mains, balbutiait des mots qui ne signifiaient rien, saluait, répondait aux compliments : " Vous êtes bien aimable. "

Soudain il aperçut Mme de Marelle ; et le souvenir de tous les baisers qu'il lui avait donnés, qu'elle lui avait rendus, le souvenir de toutes leurs caresses, de ses gentilles, du son de sa voix, du goût de ses lèvres, lui fit passer dans le sang le désir brusque de la reprendre. Elle était jolie, élégante, avec son air gamin et ses yeux vifs. Georges pensait : " Quelle charmante maîtresse, tout de même. "

Elle s'approcha un peu timide, un peu inquiète, et lui tendit la main. Il la reçut dans la sienne et la garda. Alors il sentit l'appel discret de ses doigts de femme, la douce pression qui pardonne et reprend. Et lui-même il la serrait, cette petite main, comme pour dire : " Je t'aime toujours, je suis à toi ! "

Leurs yeux se rencontrèrent, souriants, brillants, pleins d'amour. Elle murmura de sa voix gracieuse : " A bientôt, monsieur. "

Il répondit gaiement : " A bientôt, madame. "

Et elle s'éloigna.

D'autres personnes se poussaient. La foule coulait devant lui comme un fleuve. Enfin elle s'éclaircit. Les derniers assistants partirent. Georges reprit le bras de Suzanne pour retraverser l'église.

Elle était pleine de monde, car chacun avait regagné sa place, afin de les voir passer ensemble. Il allait lentement, d'un pas calme, la tête haute, les yeux fixés sur la grande baie ensoleillée de la porte. Il sentait sur sa peau courir de longs frissons, ces frissons froids que donnent les immenses bonheurs. Il ne voyait personne. Il ne pensait qu'à lui.

Lorsqu'il parvint sur le seuil, il aperçut la foule amassée, une foule noire, bruisante, venue là pour lui, pour lui Georges Du Roy. Le peuple de Paris le contemplait et l'enviait.

Puis, relevant les yeux, il découvrit là-bas, derrière la place de la Concorde, la Chambre des députés. Et il lui sembla qu'il allait faire un bond du portique de la Madeleine au portique du Palais-Bourbon.

Il descendit avec lenteur les marches du haut perron entre deux haies de spectateurs. Mais il ne les voyait point ; sa pensée maintenant revenait en arrière, et devant ses yeux éblouis par l'éclatant soleil flottait l'image de Mme de Marelle rajustant en face de la glace les petits cheveux frisés de ses tempes, toujours défaits au sortir du lit. »

Annexe: Jean Cocteau, *La Machine infernale*, Prologue (1932)

La Machine infernale est une pièce de théâtre représentée en 1934 qui tire son origine de la tragédie *Œdipe roi* de Sophocle (430 av. J.-C.). Elle s'ouvre sur le récit de la légende d'Œdipe.

LA VOIX

« **L**l tuera son père. Il épousera sa mère. »

Pour déjouer cet oracle d'Apollon¹, Jocaste, reine de Thèbes², abandonne son fils, les pieds troués et liés sur la montagne. Un berger de Corinthe² trouve le nourrisson et le porte à Polybe. Polybe et Mérope,
5 roi et reine de Corinthe, se lamentaient d'une couche stérile. L'enfant, respecté des ours et des louves, Œdipe, ou « Pieds percés »³, leur tombe du ciel. Ils l'adoptent.

Jeune homme, Œdipe interroge l'oracle de Delphes. Le dieu parle : Tu assassineras ton père et tu épouseras ta mère. Donc il faut fuir Polybe et
10 Mérope. La crainte du parricide et de l'inceste le jette vers son destin.

Un soir de voyage, au carrefour où les chemins de Delphes et Daulie se croisent, il rencontre une escorte. Un cheval le bouscule ; il riposte par un coup de bâton. Le coup se trompe d'adresse et assomme le maître. Ce vieillard mort est Laius, roi de Thèbes. Et voici le parricide.

15 L'escorte craignant une embuscade a pris le large. Œdipe ne se doute de rien ; il passe. Au reste, il est jeune, enthousiaste ; il a vite oublié cet accident. Pendant une de ses haltes, on lui raconte le fléau⁴ du Sphinx. Le Sphinx, « la Jeune fille ailée », « la Chienne qui chante », décime⁵ la jeunesse de Thèbes. Ce monstre pose une devinette et tue
20 ceux qui ne la devinent pas. La reine Jocaste, veuve de Laius, offre sa main et sa couronne au vainqueur du Sphinx [...]. Œdipe se hâte. La curiosité et l'ambition le dévorent. La rencontre a lieu. De quelle nature, cette rencontre ? Mystère. Toujours est-il que le jeune Œdipe entre à Thèbes et épouse la reine. Et voilà pour l'inceste. [...]

25 Avec son écharpe rouge, Jocaste se pend. Avec la broche d'or de la femme pendue, Œdipe se crève les yeux.

Regarde, spectateur, remontée à bloc, [...] une des plus parfaites machines construites par les dieux infernaux pour l'anéantissement mathématique d'un mortel.